

Édition avec dossier

Constant Adolphe

Présentation
de Jean-Marie Roulin



GF

Constant Adolphe

Unique roman achevé de Benjamin Constant, *Adolphe* (1816) raconte l'inexorable décomposition d'une relation amoureuse : sommé de quitter Ellénore au nom de la carrière à laquelle on le destine, le narrateur ne parvient pas plus à rompre qu'à aimer. Les intermittences de ce cœur indécis précipiteront la catastrophe finale. Mais, dans cette tragédie de l'impuissance, l'amante délaissée ne sera pas la seule victime. Car *Adolphe* est aussi le récit d'une impossible révolte : celle d'un homme broyé par la société.

Chef-d'œuvre du roman d'analyse selon certains, témoignage sur le bouleversement des vies sous le Directoire et l'Empire pour d'autres, ce roman est d'abord, comme le suggère Constant, une fable poignante sur notre condition, une « histoire vraie de la misère du cœur humain ».

Dossier

1. Le journal d'une genèse
2. La fabrique du roman : fragments retrouvés
3. Lectures et réécritures de l'œuvre
4. Lecture d'images : aimer, souffrir et rompre au temps d'*Adolphe*

Présentation, notes, dossier, chronologie et bibliographie de Jean-Marie Roulin

Interview : « Belinda Cannone, pourquoi aimez-vous *Adolphe* ? »

Texte intégral

En couverture :

Illustration

de Virginie Berthemet

© Flammarion



Flammarion

Adolphe

*Du même auteur
dans la même collection*

DE L'ESPRIT DE CONQUÊTE ET DE L'USURPATION
MA VIE. AMÉLIE ET GERMAINE. CÉCILE

CONSTANT



Adolphe



PRÉSENTATION

NOTES

DOSSIER

CHRONOLOGIE

BIBLIOGRAPHIE

de Jean-Marie ROULIN

GF Flammarion

© Éditions Flammarion, Paris, 2011.
Édition revue et augmentée en 2013 ; rééd. 2020.
ISBN : 978-2-0815-1213-9

INTERVIEW

« **Belinda Cannone,**
pourquoi aimez-vous *Adolphe* ? »



Parce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, la GF a interrogé des écrivains contemporains sur leur « classique » préféré. À travers l'évocation intime de leurs souvenirs et de leur expérience de lecture, ils nous font partager leur amour des lettres, et nous laissent entrevoir ce que la littérature leur a apporté. Ce qu'elle peut apporter à chacun de nous, au quotidien.

Belinda Cannone est écrivain et maître de conférences en littérature comparée. Elle est l'auteur de six romans, dont L'Adieu à Stefan Zweig (Points, 2013), L'Homme qui jeûne (L'Olivier, 2006) et Entre les bruits (L'Olivier, 2009), de deux récits, La Chair du temps (Stock, 2012) et Le Don du passeur (Stock, 2013) et de plusieurs essais dont L'Écriture du désir (Calmann-Lévy, 2000), Le Sentiment d'imposture (Calmann-Lévy, 2005), La Tentation de Pénélope (Stock, 2010), Le Baiser peut-être (Alma, 2011) et Petit Éloge du désir (Folio, 2013). Elle a accepté de nous parler d'Adolphe, et nous l'en remercions.

**Quand avez-vous lu ce livre pour la première fois ?
Racontez-nous les circonstances de cette lecture.**

Il me semble que vers vingt-cinq ans, j'avais entrepris de découvrir les grandes œuvres de la littérature amoureuse, et j'avais donc lu *Adolphe* et aussi *La Princesse de Clèves*. Et je me rappelle encore mon étonnement en constatant à quel point ces deux romans d'exploration de l'amour continuaient à parler à un esprit contemporain... Au-delà de la distance qui me séparait de ces périodes et des normes sociales qui les régissaient, les sentiments dépeints et de nombreux traits psychologiques me concernaient directement.

Votre « coup de foudre » a-t-il eu lieu dès le début du livre ou après ?

J'ai immédiatement aimé la langue de ce roman, sa façon d'être si efficace, si économe de mots qui vont pourtant au plus précis. Il y avait encore, au début du XIX^e siècle, un usage « ramassé » de la langue, qui s'est ensuite transformé, dilué : elle est devenue moins vive. Une phrase du premier chapitre comme « tout en ne m'intéressant qu'à moi, je m'intéressais faiblement à moi-même » donne en quinze mots un portrait à la fois profond et capital d'Adolphe, qu'il ne faudra pas oublier pour comprendre la suite du roman : il est empêtré de sa personne tout en n'ayant cependant pas assez de présence à lui-même pour connaître ses véritables désirs. Mais bien entendu, puisque c'est un roman à deux personnages (les quelques autres n'apparaissent que comme des silhouettes), j'ai été entièrement prise à partir du chapitre II, quand arrive Ellénore.

Relisez-vous ce livre parfois ? À quelle occasion ?

Je l'ai relu de nombreuses fois, parce que j'y trouve une mine inépuisable d'interprétations, de suggestions. D'ailleurs je l'évoque dans plusieurs de mes livres. Par exemple, je l'ai relu lorsque j'ai écrit *Le Sentiment*

d'imposture, parce que je crois qu'il raconte un cas d'imposture amoureuse. Mais je l'ai aussi relu pour écrire *La Tentation de Pénélope*, mon essai sur les femmes, parce que je pense qu'Ellénore, avec sa posture sacrificielle outrée, est un modèle d'aliénation féminine, une femme qui a si puissamment intégré les diktats sociaux qu'elle les accepte au point de les faire jouer contre elle-même. J'ai aussi mis le roman au programme d'un de mes cours à l'université, parce que je voulais absolument que mes étudiants en « profitent » : c'est un cours que j'avais intitulé « L'indécision amoureuse masculine ». Adolphe est un des rares personnages masculins qui hésitent, ne sachant pas entendre leur cœur, posture qui fut plus souvent celle des femmes, sans doute du fait qu'elles n'avaient pas l'initiative en amour. Les hommes, dans la fiction, balancent quelquefois entre deux femmes, mais ils sont plus rarement dans l'indécision. D'ailleurs, je ne connais qu'un seul autre texte de cette sorte, *La Bête dans la jungle*, de Henry James, dans lequel l'homme ne parvient pas à identifier son sentiment et doit attendre la mort de la femme pour le comprendre.

Est-ce que cette œuvre a marqué vos livres ou votre vie ?

Comme tous les grands romans, oui. La dimension la plus frappante de ce récit, c'est son ambiguïté. Bien malin (ou borné) celui qui voudrait conclure en faveur ou en défaveur des deux personnages. Il est impossible, si l'on est honnête, de dire lequel est en tort, s'il y a même un tort. Bien sûr, Adolphe n'est pas clair, avec lui-même comme avec elle. Il la conquiert par égoïsme (« je veux être aimé, me disais-je », chapitre II), par forfanterie (il veut une femme qui le hausse à ses propres yeux, donc difficile à obtenir, sans penser qu'il va ruiner la réputation de celle-ci, qui a mis tant de soins et d'efforts pour la bâtir). Mais il est authentiquement préoccupé de ses sentiments, il craint « horriblement de l'affliger » (chapitre IV). En face de lui, Ellénore possède cette beauté

des êtres entiers, passionnés, ce prestige d'un amour fou. Mais elle est aussi (comme il la décrit au chapitre II), un peu limitée, pleine de préjugés, modelée par la société et surtout, surtout, tellement sacrificielle que c'en est épouvantable. Du coup, elle fait peser une telle contrainte sur Adolphe qu'il n'a plus la liberté de savoir s'il l'aime (« J'aurais éprouvé plus de douceur à retourner auprès d'elle, de ma propre volonté, sans me dire que l'heure était arrivée, qu'elle m'attendait avec anxiété, et sans que l'idée de sa peine vînt se mêler à celle du bonheur que j'allais goûter en la retrouvant », chapitre IV). Ainsi, je crois qu'il y a là une grande leçon de vie, car ce roman enseigne l'ambivalence des sentiments, l'ambiguïté des postures dans l'amour et l'humilité qu'il faut conserver lorsqu'on veut juger le comportement d'autrui. Par ailleurs, je vois un paradoxe dans mon admiration pour ce roman : j'apprécie infiniment son côté « racinien », cette ligne très épurée qui mène deux personnages vers une issue tragique, avec une grande économie de moyens. Mais moi-même, lorsque j'écris des romans, je choisis toujours la profusion, une sorte d'exubérance dans le matériau, à l'opposé de cette pureté narrative...

Quelles sont vos scènes préférées ?

Il est assez difficile de parler de « scènes » pour *Adolphe*, car c'est un roman d'analyse qui joue sur la répétition d'une unique situation. Dès qu'il n'est plus dans la conquête, Adolphe connaît une forme de lassitude qui ne lui permet plus de savoir s'il aime Ellénore. Et elle est si exigeante qu'elle réclame sans cesse sa présence et est uniquement préoccupée par cet amour, de sorte que l'air lui manque quand il s'absente ou ne manifeste pas assez ses sentiments. Sous cette pression constante, elle devient pour lui un « lien », une contrainte. Or à plusieurs reprises il évoque son étonnement devant la souffrance qu'il éprouve quand il est privé d'elle. On se dit que si elle avait été moins tyrannique, il l'eût peut-être aimée avec constance. Mais comme il pense réussir à se libérer

d'elle tôt ou tard, il fait semblant de l'aimer, pour ne pas la peiner. Donc elle y croit et redouble d'amour pour lui. Il se sent alors encore plus contraint et devient furieux, la blesse. Elle souffre. Il se sent coupable de la voir si malheureuse et redevient trop gentil, etc. C'est cette spirale terrible qui se répète au long du livre et qui enferme les personnages dans le piège de la répétition.

Y a-t-il selon vous des passages « ratés » ?

Non, je n'en vois pas. Une seule chose m'a toujours troublée, c'est un mystère concernant la situation d'Ellénore. Le comte de P*** vit avec elle, est le père de ses deux enfants, l'a introduite avec courage dans la société malgré sa mauvaise réputation. Il est prêt à beaucoup pour la garder, reconnaît ses mérites nombreux, etc. Mais pourquoi diable ne l'a-t-il pas épousée? Il me semble qu'il y a là un petit « arrangement » de l'auteur qui voulait faire d'Ellénore une femme originellement « fautive », pour expliquer son comportement, donner plus de poids à son sacrifice et aussi empêcher qu'Adolphe puisse l'épouser. Mais il demeure que rien n'explique vraiment à mes yeux la situation sociale précaire d'Ellénore, celle de maîtresse du comte, que lui a prêtée Benjamin Constant.

Cette œuvre reste-t-elle pour vous, par certains aspects, obscure ou mystérieuse ?

Bien sûr, et c'est pour cela que je l'aime tant, pour cette obscurité que j'ai nommée tout à l'heure ambiguïté. L'« Avis de l'éditeur » qui précède le récit (et qui n'en est pas moins fictif) raconte comment l'éditeur est entré en possession des « documents » qui constituent ce récit, en rencontrant celui qu'on devine être Adolphe, après la mort d'Ellénore. Et on voit un homme entièrement détruit, n'aspirant qu'à mourir. On ne peut donc pas penser qu'Adolphe est sorti indemne de cet amour raté. Le véritable mystère est : l'aimait-il? C'est la grande question, insoluble, de ce roman, à laquelle nul ne peut

répondre sans laisser tomber de nombreuses indications contradictoires du texte.

Quelle est pour vous la phrase ou la formule « culte » de cette œuvre ?

Difficile de répondre alors que, chaque fois que je lis ce roman, je tressaille d'enthousiasme toutes les deux pages en me disant, à propos de nombreuses formules : « Oui, c'est ça, c'est exactement ça ! » Disons, puisqu'il faut choisir une phrase emblématique du roman, que je donnerai celle-ci, qui dit bien à quel point Adolphe « part vaincu », par lui-même, dans ce lien : « Malheur à l'homme qui, dans les premiers moments d'une liaison d'amour, ne croit pas que cette liaison doit être éternelle ! Malheur à qui, dans les bras de la maîtresse qu'il vient d'obtenir, conserve une funeste prescience, et prévoit qu'il pourra s'en détacher ! » (chapitre III).

Le roman fait parfois mine de raconter l'histoire d'une liaison qui s'effrite (Adolphe aimerait, puis n'aimerait plus), alors qu'en réalité le ver était dans le fruit. Il n'y croit pas, dès le début. Cela correspond bien à sa personnalité, lui qui se présente, au début du chapitre II, comme « distrait, inattentif, ennuyé ».

Si vous deviez présenter ce livre à un adolescent d'aujourd'hui, que lui diriez-vous ?

Je lui dirais que c'est un roman dont le propos est absolument valable aujourd'hui. Car nous y apprenons plusieurs choses capitales. D'abord, la complexité des situations amoureuses, qu'on ne peut pas juger trop hâtivement. Ensuite, l'importance de la liberté, celle que confère un juste regard sur soi-même, une observation assidue de notre cœur, qui est la seule manière d'aimer positive. Je dirais aux filles que le sacrifice comme le reproche sont deux grandes calamités de l'amour. Enfin, je demanderais à ces adolescents d'être attentifs au poids des mots. Car tout le récit montre comment ceux-ci détruisent progressivement la relation. Finalement, tout

ce qui se passe dans *Adolphe* est affaire de mots : ceux qui sont brutaux, ceux qui sont en trop, ceux qui blessent, ceux qui trompent, ceux qui révèlent ce qui aurait dû être tu, ceux qui masquent la réalité, ceux qui mentent, etc.

*
* *

Avez-vous un personnage « fétiche » dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui vous frappe, séduit (ou déplaît) chez lui ?

Difficile de séparer les deux personnages uniques et principaux... Une des forces du roman est qu'aucun n'est entièrement bon ou mauvais. Chacun d'eux a ses faiblesses et sa noblesse. Bien sûr, le titre met l'accent sur Adolphe, d'autant qu'il est non seulement le personnage éponyme, mais encore le narrateur du récit. J'avoue pourtant qu'Ellénore produit en moi beaucoup d'effet, et notamment de l'irritation. Elle me paraît un modèle de ce qu'il ne faut pas être en amour.

Ce personnage commet-il selon vous des erreurs au cours de sa vie de personnage ?

Ellénore est un tissu d'erreurs ! J'ai parlé à son propos d'aliénation. L'aliénation, c'est le fait d'avoir intimement intégré les valeurs de la société, même quand elles vous sont défavorables, et de les promouvoir. C'est par exemple l'esclave qui louerait le système esclavagiste. Ellénore partage les valeurs sociales qui la disqualifient aux yeux du monde, malgré ses nombreux mérites personnels. Adolphe dit d'elle : « tous ses préjugés étaient en sens inverse de son intérêt » (chapitre II). Sa deuxième grande « erreur » réside dans sa dimension sacrificielle. Elle ne sait que se perdre dans la relation, s'abandonner entièrement. Ce qui est beau dans l'amour, c'est de partager sa liberté et d'offrir à l'autre sa capacité d'invention de soi-même, non d'abdiquer. Mais bien sûr, lorsque je

dis cela, je parle en femme du XXI^e siècle. Ellénore est le produit d'une société où la situation des femmes est très inégalitaire et très contraignante. Elle n'est pas seulement elle-même, avec ses défauts, elle incarne aussi des traits qui la font ressembler aux femmes de son époque.

Quel conseil lui donneriez-vous si vous la rencontriez ?

Si je la rencontrais, je lui suggérerais de laisser Adolphe plus libre. Car alors il saurait vraiment s'il l'aime ou pas. Très tôt dans leur relation il avoue être « impatienté » de devoir la retrouver vite pour qu'elle ne souffre pas, et nous comprenons que cette obligation ruine le possible déploiement de son sentiment. Les seules fois où il retrouve son amour pour elle, c'est lorsque les circonstances, ou son père, l'éloignent d'elle. Alors il sent qu'elle lui est chère. Si elle s'était tenue un peu plus à distance et ne s'était pas plainte constamment, il l'eût peut-être franchement aimée...

Si vous deviez récrire l'histoire de ce personnage aujourd'hui, que lui arriverait-il ?

Je ne changerais pas le cours des événements, car, comme je l'ai dit, je les trouve dotés d'une grande force de vérité concernant les comportements amoureux. Il serait simplement nécessaire de modifier les éléments qui relèvent du social. Ellénore est la « maîtresse » du comte, terme qui est capital pour comprendre sa situation sociale au début du XIX^e siècle, mais qui ne signifie plus grand-chose de nos jours où les femmes ne sont plus obligées d'être mariées. Peut-être aussi faudrait-il revoir quelque chose dans la sujétion relative d'Adolphe à l'égard de son père, car l'autorité des pères a bien faibli de nos jours.

Quelle question auriez-vous aimé que l'on vous pose ?

Cruelle suggestion... Il y a encore tant à dire sur ce court récit. Par exemple, j'ai quelques interprétations à

propos de la posture de mère abusive que Constant a attribuée (à son insu sans doute) à Ellénore. Mais peut-être aurait-on pu interroger le rôle de la société. C'est une grande force de Benjamin Constant d'avoir compris et surtout montré comment elle nous façonne, nous forme sur son modèle et, par suite, comment nous sommes aliénés. Et c'est aussi son intelligence de ne pas lui avoir donné trop de poids et d'avoir *intériorisé* le problème d'Adolphe. Il avoue, au chapitre V : « si j'avais eu de l'amour pour Ellénore, j'aurais ramené l'opinion sur elle et sur moi. Telle est la force d'un sentiment vrai, que, lorsqu'il parle, les interprétations fausses et les convenances factices se taisent ».

*
* *

Le mot de la fin ?

Je suis convaincue que nous n'en aurons jamais terminé avec l'indécision amoureuse. Les époques et les mœurs changent : les cœurs restent confus. Il y aura toujours quelque chose à apprendre d'Adolphe, d'Ellénore ou de la princesse de Clèves, toujours...



Jean-Marie Roulin est professeur de lettres à l'université Jean-Monnet et membre de l'UMR CNRS IHRIM à Saint-Étienne. Spécialiste de la littérature française de la fin des Lumières au romantisme, il a notamment publié un essai sur Chateaubriand (*L'Exil et la Gloire*, Champion, 1994) et une étude sur l'épopée de Voltaire à Chateaubriand (Oxford, Voltaire Foundation, 2005). Il a également édité, dans la GF, *Ma vie. Amélie et Germaine. Cécile* (2011) de Constant.

Présentation

La littérature tient à tout. Elle ne peut être séparée de la politique, de la religion, de la morale. Elle est l'expression des opinions des hommes sur chacune de ces choses¹.

Composé sous le règne de Napoléon et publié au début de la Restauration, *Adolphe* fait partie, avec *Atala* et *René*, *Delphine* et *Corinne* ou encore *Oberman*, de ce que l'on peut appeler la «littérature de l'Empire». Sa genèse s'enracine dans le monde postrévolutionnaire, œuvre surgie de «ces vies bouleversées du Directoire et de l'Empire», comme l'a très justement relevé l'écrivain genevois Guy de Pourtalès². *Adolphe* est également caractéristique de ce moment de l'histoire littéraire française par son esthétique romanesque, synthèse entre aspirations (néo)classiques et élans romantiques; de même, la vision de l'homme, de l'amour ou de la religion qui s'y fait jour se nourrit de concepts hérités des Lumières et d'éléments empruntés à l'idéalisme allemand. S'il enracine son court roman dans son époque, dans sa sociabilité notamment, Constant apporte au débat des réponses originales, comme le choix de l'intrigue le montre : par un coup de génie, le récit est concentré non sur la naissance de l'amour et son affrontement à l'obstacle, sa pro-

1. Benjamin Constant, «Esquisse d'un essai sur la littérature du XVIII^e siècle», dans *Œuvres complètes*, Tübingen, Niemeyer, 1995, t. III, 1, p. 527. 2. «Remarques sur Benjamin Constant», dans *De Hamlet à Swann*, Gallimard, 1924, p. 135.

tase, mais sur son apodose, sur les difficultés d'une relation vécue dans l'obsession d'une impossible séparation. L'analyse de cette décomposition met en évidence le rôle que joue la société dans la sphère de l'intime. Livré par la voix d'un personnage de l'impuissance et de l'inaction, ce récit pose la question de la place de l'individu dans un univers social et politique soumis à un ordre patriarcal rigide, mais travaillé en profondeur par des « troubles ».

CONSTANT, DE L'EMPIRE AU DÉBUT DE LA RESTAURATION

Rédigé pour l'essentiel entre 1806 et 1810 et publié à Londres en juin 1816, *Adolphe* paraît simultanément à Paris¹, où des journalistes n'ont pas manqué de brocarder son auteur : « C'est un grand Protée que M. Benjamin de Constant ! Après s'être déguisé en Montesquieu [...] le voici qui se transforme en Marivaux². » Étonnement compréhensible, car en 1816 le nom de Constant est lié à la place qu'il a occupée sur la scène politique française de 1795 à son éviction du Tribunat en 1802 ; étonnement exagéré aussi, car si *Adolphe* est son premier roman, et le seul d'ailleurs qu'il ait achevé, Constant a été présent sur la scène littéraire, par une adaptation, publiée en 1809, du *Wallenstein* de Schiller et par des comptes rendus critiques, notamment des œuvres de Germaine de Staël ; étonnement, enfin, de mauvaise foi, parce que chacun savait que Constant, comme bien d'autres, avait été évincé de la vie politique sous l'Empire par un pouvoir de plus en plus despotique. Si Protée il y a, les circonstances y sont pour beaucoup : *Adolphe* a surgi dans ce moment où bien des écrivains – Germaine

1. Pour le détail de la genèse et de la publication, voir le Dossier qui figure à la fin de cette édition. 2. *Gazette de France*, 14 juillet 1816, cité par Paul Delbouille dans son édition d'*Adolphe* (Les Belles Lettres, 1977, p. 292).

de Staël et Chateaubriand, entre autres – ont été mis à l'écart et réduits au silence politique par Napoléon. Dans cet *otium* forcé, ils se sont consacrés à la littérature, qui a pu servir aussi de support à un discours d'opposition¹. Ainsi, c'est entre son limogeage du Tribunat et son retour comme député et figure de proue du libéralisme sous la Restauration que Constant a rédigé ses principales œuvres intimes, inachevées et inédites de son vivant (*Amélie et Germaine*, *Cécile* et *Ma vie*), ainsi que ses *Journaux* qui couvrent, du moins pour la partie que nous en avons conservée, les années 1803 à 1807 et 1811 à 1816. Il est aussi revenu à ses deux grands chantiers, qui portaient l'un sur la théorie politique, l'autre sur la religion.

Comme ces textes à la première personne, mais dans un travail de stylisation plus affiné, *Adolphe* met en fiction des questions qui obsèdent Constant au moment où il approche de ses quarante ans, autour d'un problème central : comment concilier le travail avec ses besoins affectifs et sexuels ? Le besoin affectif s'enracine dans un contexte familial difficile, qu'il a retracé dans *Ma vie*, texte autobiographique inachevé. Sa mère mourut des suites de ses couches quelques jours après la naissance de son fils. Son père, officier attaché au service de la Hollande, envoyé en mission aux quatre vents de l'Europe, s'occupa peu et de manière sporadique de son fils ; de ce point de vue, il a pu servir de modèle à certains traits du père d'*Adolphe*. Remarié secrètement à Marianne Magnin, il en eut deux enfants, qui compliquèrent la relation entre le père et le fils. Après une jeunesse errante, la vie affective de Benjamin resta difficile, tout aussi erratique que l'avait été son éducation. Certes, il a épousé en 1789 Wilhelmine (Minna) von Cramm, mais le mariage a été rompu en 1795, à la suite notamment de la liaison de sa femme avec le prince Galitzine. De son côté, Benjamin avait fait la connaissance en 1793 de Charlotte de Hardenberg, qu'il revit de loin en loin, notamment en

1. Sur la littérature et les arts sous Napoléon, voir *L'Empire des Muses*, dir. Jean-Claude Bonnet, Belin, 2004.

1806 au moment où il se mit à la rédaction de ce qui devint *Adolphe*, et qu'il finit par épouser secrètement en 1808¹. Face à celle qu'il qualifiait d'« ange » surgit Germaine de Staël, rencontrée en 1794. Fille de Jacques Necker, riche banquier et ancien ministre de Louis XVI, elle l'a subjugué, notamment par son rayonnement intellectuel. Débute une liaison amoureuse qui dura jusqu'en 1811, fondement d'une aventure extraordinaire, puisque ce couple fut le cœur battant du Groupe de Coppet². Par ses relations, Germaine de Staël a grandement favorisé les débuts politiques de Constant. Mais ce fut aussi une liaison orageuse avec une femme qu'il dépeint tantôt comme la meilleure des compagnes et la plus stimulante intellectuellement, tantôt comme le plus tyrannique des êtres, une entrave au travail, la surnommant Biondetta, nom que prend Belzébuth dans *Le Diable amoureux* (1772) de Cazotte. À côté de ces deux femmes, d'autres encore ont peuplé la vie sentimentale de Constant, parmi lesquelles Anna Lindsay, une Irlandaise rencontrée en 1800, et Juliette Récamier, aimée passionnément, mais en vain, en 1814.

Aussi la critique a-t-elle lu *Adolphe* comme un roman à clés, discutant entre autres de celle qui pouvait être le modèle d'Ellénore, et ce, dès la parution de l'œuvre, à tel point que Constant a éprouvé la nécessité de réfuter ce type de lecture dans la préface de la deuxième édition³. En réalité, les personnes importent ici moins que les situations, souvent analogues à celles décrites par Constant dans ses *Journaux*. Celles-ci se composent de plusieurs éléments. D'abord la liaison avec Germaine ;

1. La liaison avec Charlotte de Hardenberg a fourni la matière d'un récit inachevé, *Cécile*. 2. On désigne par « Groupe de Coppet » une constellation non organisée d'écrivains, d'historiens et d'économistes européens qui ont gravité autour de Germaine de Staël lorsqu'elle était en exil dans le château de son père, à Coppet, non loin de Genève ; parmi les membres les plus éminents, on peut citer Benjamin Constant, August Wilhelm von Schlegel, Charles Victor de Bonstetten, Jean Charles Léonard Simonde de Sismondi, Wilhelm von Humboldt. 3. Voir p. 146.

l'attachement et les intérêts intellectuels communs se heurtèrent à des scènes et des crises à répétition : d'un côté des échanges riches, sur la littérature et la politique, de l'autre la difficulté à vivre ensemble qu'éprouvèrent deux personnalités fortes. En particulier, Benjamin supportait mal la vie mondaine que Germaine menait, et ressentait les longues soirées comme du temps perdu pour son travail. Rester ou rompre? Thème obsédant, repris dans *Adolphe*, où le «je» ne parvient pas à trancher entre une liaison qui dure et dont il ne veut plus, et une franche rupture. De plus, comme il l'a consigné dans ses *Journaux*, Constant avait besoin de tendresse pour pouvoir bien travailler, et de sexe, qu'il jugeait nécessaire à sa santé physique et morale; or l'entente ne semblait pas toujours régner dans ce domaine avec Germaine. Dans un court récit autobiographique, également inachevé, *Amélie et Germaine*, l'alternative se posait en ces termes : prendre une épouse docile, tendre et fade, Amélie, ou rester avec Germaine, dans une liaison orageuse et qui l'amenait à recourir à des filles entretenues. Il s'agit ainsi de stabiliser son existence affective pour pouvoir se consacrer à son travail intellectuel. La quête de la femme idéale se doublait du dilemme entre le besoin de l'autre et la peur du lien : comment être deux sans perdre son indépendance? Si la question est pressante, c'est que Constant, comme Adolphe, ressentait, dans ce moment de retrait du politique, une urgence du faire, alors qu'il avait déjà laissé un certain nombre de projets inachevés. Cette hantise de l'inaction et ce besoin d'accomplir une œuvre est un des motifs centraux des *Journaux*, mais aussi d'*Adolphe*. Il est lié au caractère de Constant et à sa situation affective, tout autant qu'aux circonstances de l'Empire, lequel l'a mis sur la touche politiquement et socialement.

DEUX DESTINS FACE À LA SOCIÉTÉ

Né et composé dans ce moment politique et affectif particulier, *Adolphe* relève pourtant moins du geste autobiographique, au sens d'un récit rétrospectif retraçant un passé, que d'un mouvement centrifuge où la fiction devient un moyen de mettre le « moi » à distance : « Ainsi ce journal est une espèce d'histoire, et j'ai besoin de mon histoire comme de celle d'un autre pour ne pas m'oublier sans cesse et m'ignorer », consigne-t-il le 21 décembre 1804 dans son journal¹. Cet autre, c'est Adolphe, prénom surgi bien après celui d'Ellénore dans la genèse, et qu'on a rapproché d'*adelphos*, le « frère ».

Sur ce personnage, l'« Avis de l'éditeur » qui introduit le récit nous donne peu d'informations : il est présenté comme un « étranger », mélancolique et errant en Calabre. Le manuscrit qu'il a laissé contient un récit rétrospectif et réflexif qui se concentre sur un moment déterminant : celui où, ses études terminées, il doit choisir une carrière. Cette introspection ne livre aucun autoportrait. Du personnage, de son passé, nous ne savons quasiment rien, si ce n'est qu'il appartient à un milieu aisé et qu'il est appelé à succéder à son père, « ministre » dirigeant un « département » auprès d'un « électeur » allemand, pour occuper une fonction administrative dont la teneur n'est jamais précisée. Tout est concentré sur ce moment d'entre-deux, entre études et carrière, où Adolphe doit endosser son rôle dans la société. Ce moment est dépeint comme une crise, crise qui est aussi celle provoquée par le besoin d'amour, lequel prend le nom d'Ellénore.

Dans ce drame à deux personnages, Ellénore est toujours perçue du point de vue d'Adolphe. Mais ce que nous en apprenons au fil du récit fait d'elle un personnage riche et complexe. Son prénom, offrant une variation sur ceux qui étaient usités dans le roman de l'époque

1. *Journaux intimes*, dans *Œuvres*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 429.

– comme Léonore, amoureuse malheureuse de Werther au début du roman de Goethe –, la désigne d’abord comme la figure de la femme : « Elle ». Avec un prénom aux consonances françaises, elle est pourtant polonaise. S’il est difficile de déterminer avec certitude le sens de cette nationalité, on retiendra du moins qu’Ellénore relève d’un stéréotype littéraire, dont elle a les attributs : beauté, charme, éducation, etc.¹. Par-delà les déterminations individuelles, la nationalité polonaise lui donne deux traits importants : elle est de religion catholique et elle incarne une noblesse qui a subi des troubles politiques importants. Jetée dans l’exil, d’abord en France avec sa mère, puis, à la mort de celle-ci, en Allemagne, elle figure la version féminine de ces « vies bouleversées » par la Révolution qui ont connu l’émigration. Dans une première version, Constant suggérait même qu’elle avait été contrainte à monnayer ses charmes², comme le personnage de la marquise de Verneuil dont Balzac a dépeint le parcours à travers les années de la Révolution dans *Les Chouans* (1829-1834). Adolphe la rencontre alors qu’elle est depuis plusieurs années la « maîtresse » du comte de P***, dont elle a eu deux enfants. Elle occupe une position sociale difficile dans une société rigide, qui n’accepte de recevoir cette femme non mariée que par l’autorité du comte de P*** et au prix de la discipline morale à laquelle elle s’astreint. Ce personnage révèle ainsi un état de la société européenne, société rigide, dans laquelle se meuvent des individus qui ont subi les aléas provoqués par les bouleversements politiques, en Pologne dans *Adolphe* et en France dans l’horizon du lecteur de 1816.

Les deux protagonistes du récit sont des personnages déracinés – Ellénore est exilée de son pays et Adolphe est un être flottant, désamarré d’une famille qui n’est personnifiée que par un père, avec qui les échanges se

1. Voir François Rosset, « La Polonaise de Constant », *Annales Benjamin Constant*, 13, 1992, p. 144-152. 2. Voir la variante donnée p. 68, note 2.